

Les vallées de la côte des Parrias offrent une grande abondance de bois de construction et de mâtures, dont l'extraction n'est ni difficile ni dispendieuse. L'île elle-même possède deux lacs de bitume liquide, et un lit énorme de bitume sec qui, pour le calfatage, vaut autant ou mieux que le goudron. Par l'Orenoque et par les rivières du Tigre et du Guarapiche, arriveraient du continent, aux troupes et aux équipages, des vivres frais, infiniment plus sains que les salaisons dont on est forcé ailleurs de les nourrir. Si la colonie était attaquée, elle serait secourue par les forces de la Terre-Ferme, qui n'auraient qu'un détroit de quatorze ou quinze lieues à traverser. Les deux canaux, de trois ou quatre lieues seulement de large, qui conduisent dans le golfe, peuvent être mis dans un état de défense respectable. Les flottes entrées par le canal du Soldat, où il est impossible de les intercepter, sortiraient, lorsqu'il serait temps d'agir, par les bouches du Dragon, pour protéger les possessions nationales jusqu'à Bahama, et menacer celles de leurs ennemis. Leur croisière ne serait plus bornée à trois mois; elle pourrait sans inconvénient en durer huit ou neuf. Ce nouvel ordre de choses n'assurerait pas seulement à l'Espagne l'empire des mers du nord de l'Amérique, mais encore celui de ses mers méridionales.

Tout n'est pas faux dans cet exposé; mais il a été dissimulé à la cour de Madrid quelques véri-

tés qu'il lui était important de connaître. On ne lui a pas dit que la rade célébrée avec tant d'emphasis, était un cloaque infect, rempli de vapeurs pestilentielles, et adossé à des montagnes qui empêchent la circulation de l'air. On ne lui a pas dit que la citadelle qu'il s'agissait de construire serait dominée de tous les côtés. On ne lui a pas dit que les eaux bourbeuses du golfe nourrissaient d'innombrables vers qui détruiraient très-rapidement les navires qui, dans les autres parages du Nouveau-Monde, avaient résisté à ce fléau trop destructeur. On ne lui a pas dit que la plus grande des quatre bouches des Dragons ne pouvait être défendue par des batteries élevées sur le rivage. On ne lui a pas dit qu'une flotte stationnée à la Grenade, verrait les mouvemens de ses escadres, et les attaquerait à leur débarquement avec avantage. En voilà assez, et trop peut-être sur la Trinité; il est temps de passer à Cubagua.

Ce rocher, situé au dixième degré, à quatre lieues du continent, fut découvert et méprisé par Colomb, en 1498. Dix ans après, avertis qu'il renfermait de grands trésors, les Espagnols de Saint-Domingue s'y portèrent en foule, et lui donnèrent le nom qui lui convenait, d'Île-aux-Perles.

La perle est un corps dur, luisant, plus ou moins blanc, d'une forme communément arrondie, et que l'on trouve dans quelques coquillages.

III.  
De Cubagua  
et de  
ses perles.



mais plus ordinairement dans celui qui est connu sous le nom de nacre de perles. Cette riche production de la nature est le plus souvent attachée aux parois internes de la coquille, mais elle est plus parfaite dans l'animal même qui l'habite.

Les anciens s'égarèrent sur l'origine de la perle, ainsi que sur beaucoup d'autres phénomènes, que nous avons mieux observés, mieux connus et plus heureusement expliqués. Ne les en méprisons pas davantage et n'en soyons pas plus vains: leurs erreurs montrent quelquefois de la sagacité, et ne nous ont pas été tout-à-fait inutiles; elles ont été les premiers pas de la science, qu'il était réservé au temps, aux efforts des hommes de génie, et à des hasards heureux de perfectionner. On a tenté de déchirer le voile de la nature avant que de le lever.

Les Grecs et les Romains disaient que le coquillage s'élevait tous les matins sur la surface des eaux, et recevait la rosée qui s'y changeait en perle. Cette idée agréable a eu le sort de tant d'autres fables, lorsque l'esprit d'observation a fait connaître que le coquillage restait toujours au fond de la mer ou attaché aux rochers où il s'était formé, et que la saine physique a démontré qu'il était impossible que ce fût autrement.

On a imaginé depuis que les perles devaient être les œufs ou le frai des animaux renfermes dans la coquille. Cette opinion est tombée, lorsqu'on a été pleinement instruit que les perles se

trouvaient dans toutes les parties de l'animal; lorsqu'après les recherches les plus suivies, l'anatomie n'a pu découvrir des organes propres à la reproduction dans cet animal, qui semble augmenter d'un individu la classe des hermaphrodites.

Enfin, après bien des systèmes légèrement conçus et successivement abandonnés, on a soupçonné que les perles étaient la suite d'un désordre dans l'animal; qu'elles étaient formées par une liqueur extravasée de quelques vaisseaux, et retenue entre les membranes ou écoulée le long de l'écaille. Cette conjecture a acquis plus de force aux yeux des bons observateurs, à mesure qu'on s'est assuré que toutes les perles ne renfermaient pas cette richesse, que celles qui la possédaient avaient un plus mauvais goût que les autres, et que les côtes où se faisait cette riche pêche étaient généralement malsaines.

On méprise partout les perles noires, celles qui tirent sur le noir, ou qui ont la couleur de plomb. En Arabie et dans quelques autres contrées de l'Orient, on fait cas des jaunes; mais les blanches sont préférées par l'Europe et par la plus grande partie du globe: on regrette seulement qu'elles commencent à jaunir après un demi-siècle.

Quoiqu'on eût découvert des perles dans les mers des Indes orientales et dans celles de l'Amérique, leur prix se soutint assez, pour qu'on



cherchât à les contrefaire. L'imitation fut d'abord grossière ; c'était du verre couvert de mercure. Les essais se sont multipliés ; et avec le temps on est parvenu à copier assez bien la nature , pour qu'il fût facile de s'y méprendre. Les perles artificielles , faites aujourd'hui avec de la cire et de la colle de poisson , ont sur les autres quelques avantages. Elles sont à bon marché ; et on leur donne le volume , la forme qui conviennent le mieux aux femmes qui veulent les faire servir à leur parure.

Cette invention était ignorée lorsque les Espagnols s'établirent à Cubagua. Ils arrivèrent avec quelques sauvages des Lucayes qui ne s'étaient pas trouvés propres au travail des mines , mais qui avaient une grande facilité à demeurer longtemps sous l'eau. Ce talent valut à leurs oppresseurs une grande quantité de perles. La pêche en était si abondante , qu'au rapport d'Herrera , malgré toutes les fraudes qu'on se permettait , le gain du gouvernement s'élevait annuellement à quinze mille ducats. On ne les gâta pas , comme avaient fait jusqu'alors les Américains , qui ne connaissaient que le moyen du feu pour ouvrir la coquille qui les renfermait. Elles furent conservées dans toute leur beauté , et trouvèrent un débit avantageux ; mais ce fut le succès d'un moment. Le banc de perles fut bientôt épuisé ; et la colonie fut transférée , en 1524 , à la Marguerite.

Dix-sept ans auparavant , un petit nombre de

vagabonds , sortis de Saint-Domingue , avaient débarqué dans cette île. Accueillis favorablement , ils avaient renvoyé les deux navires sur lesquels ils étaient arrivés , et avaient demandé des compagnons. Mais , soit qu'on ne leur eût prodigué que de feintes caresses , ou que leur conduite eût changé les dispositions , les Indiens les surprirent et les taillèrent tous en pièces. Occupé de plus grands intérêts , le gouvernement perdit de vue la Marguerite , et ne s'en ressouvint que pour lui demander les trésors que Cubagua ne fournissait plus. Ils s'y trouvèrent moins multipliés que dans la première source , et en disparurent plus vite encore. Cependant cette possession de quarante lieues de circonférence , dont le sol est fertile , et qui n'a d'autre inconvénient que d'être privée d'eaux courantes , ne fut pas abandonnée ; il y fut même construit un petit fort destiné à couvrir la bourgade de Mon-Padre.

Quoique la colonie n'ait jamais éprouvé de malheurs , que celui d'avoir été pillée en 1626 par les Hollandais , elle n'a été d'aucune utilité pour sa métropole. Elle n'est habitée que par quinze ou seize cents Espagnols qui y ont formé , avec des femmes originaires du pays , une génération d'hommes qui , réunissant l'inertie des peuples sauvages aux vices des peuples policés , sont paresseux , fripons et superstitieux. Ils vivent d'un peu de maïs , de leur pêche , et de bananes que la nature , comme pour favoriser leur indolence ,

iv.  
Notions  
sur la  
Marguerite.



y fait croître plus grosses et meilleures que dans le reste de l'archipel. Ils élèvent des bestiaux maigres et de peu de goût qu'ils vont échanger en fraude dans les colonies françaises contre des camelots, des voiles noirs, des toiles, des bas de soie, des chapeaux blancs, et des quincailleries. Cette navigation se fait avec des chaloupes non pontées.

Les troupeaux domestiques ont peuplé les bois de l'île, de bêtes à cornes qui sont devenues sauvages. On les tue à coups de fusil : leur chair est coupée en aiguillettes de trois pouces de large, d'un pouce d'épaisseur, qu'on fait sécher, après avoir fondu la graisse, de manière à les conserver trois ou quatre mois. Le cent pesant de cette viande, qu'on nomme tassajo, se vend environ 20 liv. dans les établissemens français.

v.  
Conquête  
de  
Porto-Rico  
par les  
Espagnols.

Quoique l'île de Porto-Rico eût été découverte et reconnue en 1493 par Colomb, elle n'attira l'attention des Espagnols qu'en 1509; et ce fut l'appât de l'or qui les y fit passer de Saint-Domingue, sous les ordres de Ponce de Léon. Cette nouvelle conquête devait leur coûter.

Personne n'ignore que l'usage des armes empoisonnées remonte aux siècles les plus reculés; il précéda, dans la plupart des contrées, l'invention du fer. Lorsque les dards armés de pierres, d'os, d'arêtes, se trouvèrent des armes trop faibles pour repousser les bêtes féroces, on eut recours à un suc mortel. Ce poison, imaginé d'a-

bord pour la chasse, servit depuis aux guerres des peuples, ou conquérans, ou sauvages. L'ambition et la vengeance ne connaissent des bornes dans leurs excès, qu'après avoir noyé, durant des siècles, des nations entières dans des fleuves de sang. Quand on a reconnu que ce sang ne produit rien, ou qu'à mesure qu'il grossit dans son cours, il dépeuple les terres, et ne laisse que des déserts sans vie et sans culture, alors on convient de modérer un peu la soif de le répandre : on établit ce qu'on appelle le droit de la guerre, c'est-à-dire, l'injustice dans l'injustice, ou l'intérêt des rois dans le massacre des peuples. On ne les égorge pas tous à la fois; on se réserve quelques têtes de ce bétail pour repeupler le troupeau de victimes nouvelles. Ce droit de la guerre ou des gens, fait qu'on proscrie certains abus dans l'usage de tuer. Quand on a des armes à feu, l'on défend des armes empoisonnées; et quand les boulets de canon suffisent, on interdit les balles machées. Race indigne du ciel et de la terre, être destructeur et tyrannique, homme ou démon, ne cesseras-tu point de tourmenter ce globe où tu vis un moment? Ne finiras-tu la guerre qu'avec l'anéantissement de ton espèce? Eh bien! si tu veux le hâter, va donc chercher les poisons du Nouveau-Monde.

De toutes les régions fertiles en plantes venimeuses, aucune ne le fut autant que l'Amérique méridionale : elle devait cette fécondité malheu-



reuse à son territoire généralement fétide, comme s'il s'épurait du limon d'un déluge.

C'étaient des lianes, fort multipliées dans les lieux humides et marécageux, qui fournissaient au continent le poison qui était d'un usage universel. On les coupait en morceaux qu'on faisait bouillir dans l'eau, jusqu'à ce que la décoction eût acquis la consistance d'un sirop : alors on y plongeait des flèches qui s'impregnaient d'un suc mortel. Pendant plusieurs siècles, ce fut avec ces armes que les sauvages se firent généralement la guerre. Dans la suite, plusieurs de ces faibles nations sentirent la nécessité de renoncer à un moyen si destructeur, et le réservèrent contre les bêtes, grandes et petites, qu'on ne pouvait atteindre ou vaincre. Tout animal dont la peau a été effleurée d'une de ces flèches empoisonnées, meurt une minute après, sans aucun signe de convulsion ni de douleur. Ce n'est pas parce que son sang est figé, comme on l'a cru longtemps; des expériences récentes ont fait connaître que ce poison, mêlé dans du sang nouvellement tiré et tout chaud, l'empêchait de se coaguler, et même retardait sa putréfaction. Il est vraisemblable que c'est sur le système nerveux que ces sucs agissent. Quelques voyageurs ont attribué l'origine du mal vénérien à l'usage où l'on était dans le Nouveau-Monde de se nourrir du gibier tué avec ces armes empoisonnées. Tout le monde sait aujourd'hui qu'on peut faire

un usage habituel de ces viandes sans inconvénient.

Dans les îles de l'Amérique, on tire moins le poison des lianes que des arbres; mais de tous les arbres qui produisent la mort, le plus dangereux est le mancenillier.

Cet arbre est assez élevé et croît communément sur le bord des eaux : il a le port et les feuilles du poirier; son tronc, d'un bois serré, pesant, veiné, propre aux ouvrages de menuiserie, est recouvert d'une écorce lisse et tendre : il porte deux espèces de fleurs; les unes sont mâles, disposées en chatons aux extrémités des rameaux : elles n'ont, dans chaque calice, qu'un filet surmonté de deux anthères. Les femelles sont solitaires; leur pistil devient un fruit charnu, droit, en forme de figue ou de poire, qui contient un noyau très-dur, renfermant cinq ou six semences dans autant de loges. On trouve, dans toutes les parties de l'arbre, et principalement entre le tronc et l'écorce, un suc laiteux, regardé comme un poison très-subtil qui rend l'exploitation et même l'approche de cet arbre très-dangereuses. On ne repose point impunément sous son ombrage, et l'eau qui dégoutte de ses feuilles, après la pluie, occasionne sur la peau des ampoules, et y excite une vive démangeaison. Le suc du mancenillier est reçu dans des coquilles rangées autour des incisions qu'on a faites à son tronc. Lorsque cette liqueur est un peu épaissie, on y trempe la pointe des flèches,



qui acquièrent la propriété de porter une mort prompte à tout être sensible, n'en fût-il que très-légalement atteint. L'expérience prouve que ce venin conserve son activité, même au delà d'un siècle. De tous les lieux où se trouve cet arbre funeste, Porto-Rico est celui où il se plaît le plus, où il est le plus multiplié. Pourquoi les premiers conquérans de l'Amérique n'ont-ils pas tous fait naufrage à cette île ? Mais le malheur des deux mondes a voulu qu'ils l'aient trop tard connue, et qu'ils n'y aient pas trouvé la mort due à leur avarice.

Le mancenillier semble n'avoir été funeste qu'aux Américains : les habitans de l'île qui le produit s'en servaient pour repousser le Caraïbe, accoutumé à faire des incursions sur leurs côtes. Ils pouvaient employer les mêmes armes contre les Européens. L'Espagnol, qui ignorait alors que le sel appliqué sur la blessure, au moment du coup, en est le remède infallible, aurait succombé peut-être aux premières atteintes de ce poison ; mais il n'éprouva pas la moindre résistance de la part de ces sauvages insulaires. Instruits de ce qui s'était passé dans la conquête des îles voisines, ils regardaient ces étrangers comme des êtres supérieurs à l'humanité ; ils se jetèrent d'eux-mêmes dans les fers : cependant ils ne tardèrent pas à souhaiter de briser le joug insupportable qu'on leur avait imposé ; seulement, avant de le tenter, ils voulurent savoir si leurs tyrans

étaient ou n'étaient pas immortels : la commission en fut donnée à un cacique nommé Broyoan.

Un hasard favorable à ses desseins ayant conduit chez lui Salzedo, jeune Espagnol qui voyageait, il le reçut avec de grandes marques de considération, et lui donna à son départ quelques Indiens pour le soulager dans sa marche, et pour lui servir de guides. Un de ces sauvages le mit sur ses épaules pour traverser une rivière, le jeta dans l'eau, et l'y retint avec le secours de ses compagnons, jusqu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira ensuite le corps sur le rivage ; dans le doute s'il était mort ou s'il vivait encore, on lui demanda mille fois pardon du malheur qui était arrivé : cette comédie dura trois jours. Enfin, la puanteur du cadavre ayant convaincu les Indiens que les Espagnols pouvaient mourir, on tomba de tous côtés sur les oppresseurs ; cent furent massacrés.

Ponce de Léon rassemble aussitôt tous les Castillans qui ont échappé à la conspiration. Sans perdre de temps, il fond sur les sauvages déconcertés par cette brusque attaque. Leur terreur augmente à mesure que leurs ennemis se multiplient. Ce peuple a la simplicité de croire que les nouveaux Espagnols qui arrivent de Saint-Domingue, sont ceux-là mêmes qui ont été tués et qui ressuscitent pour combattre. Dans cette folle persuasion, découragé de continuer la guerre contre des hommes qui renaissent de leurs



cendres, il se remet sous le joug. On le condamne aux mines, où il périt en peu de temps dans les travaux de l'esclavage.

vi.  
État actuel  
de  
Porto-Rico.

Porto-Rico a trente-six lieues de long, dix-huit de largeur, et cent de circonférence. Nous pouvons assurer que c'est une des meilleures îles, et peut-être, dans la proportion de son étendue, la meilleure île du Nouveau-Monde. L'air y est sain et assez tempéré. Un grand nombre de petites rivières l'arrosent de leurs eaux pures. Ses montagnes sont couvertes de bois utiles ou précieux, et ses vallées d'une fertilité qu'on retrouve rarement ailleurs. Toutes les productions propres à l'Amérique prospèrent sur ce sol profond. Un port sûr, des rades commodés, des côtes faciles se joignent à tant d'avantages.

Sur cette terre, privée de ses sauvages habitans par des férocités que trois siècles n'ont pas fait oublier, se forma successivement une population de quarante-quatre mille huit cent quatre-vingt-trois hommes, ou blancs, ou de races mêlées. La plupart étaient nus. Leurs maisons étaient des cabanes. La nature seule ou presque seule fournissait à leur subsistance. C'était avec du tabac, avec des bestiaux, avec ce que le gouvernement envoyait d'argent pour l'entretien d'un état civil, religieux et militaire, que la colonie payait les toiles et quelques autres objets de peu de valeur que les îles voisines et étrangères lui fournissaient clandestinement. Elle ne voyait

annuellement arriver de sa métropole qu'un petit bâtiment dont la cargaison ne passait pas dix mille ecus, et qui reprenait la route de l'Europe chargé de cuirs.

Tel était Porto-Rico, lorsqu'en 1765, la cour de Madrid porta son attention sur Saint-Jean, port excellent même pour les flottes royales, et auquel on ne désirerait que plus d'étendue. On entoura de fortifications la ville qui le domine. Les ouvrages furent surtout multipliés vers une langue étroite et marécageuse, le seul endroit par où la place puisse être attaquée du côté de terre. Deux bataillons et une compagnie de canonniers passèrent la mer pour les aller défendre.

A cette époque, une possession qui n'avait annuellement reçu du fisc que 378,000 livres, lui en coûta 2,634,433 qui arrivèrent régulièrement du Mexique. Ce numéraire excita à quelques travaux. Dans le même temps, l'île, qui avait été jusqu'alors dans les liens du monopole, put recevoir tous les navigateurs espagnols. Les deux moyens réunis donnèrent un commencement de vie à un établissement dont le néant étonnait toutes les nations. Sa dîme, qui, avant 1765, ne rendait que 81,000 livres, s'est élevée à 230,418 livres.

Au premier janvier 1778, Porto-Rico comptait quatre-vingt mille six cent soixante habitans, dont six mille cinq cent trente seulement étaient esclaves. Il comptait soixante-dix-sept mille trois